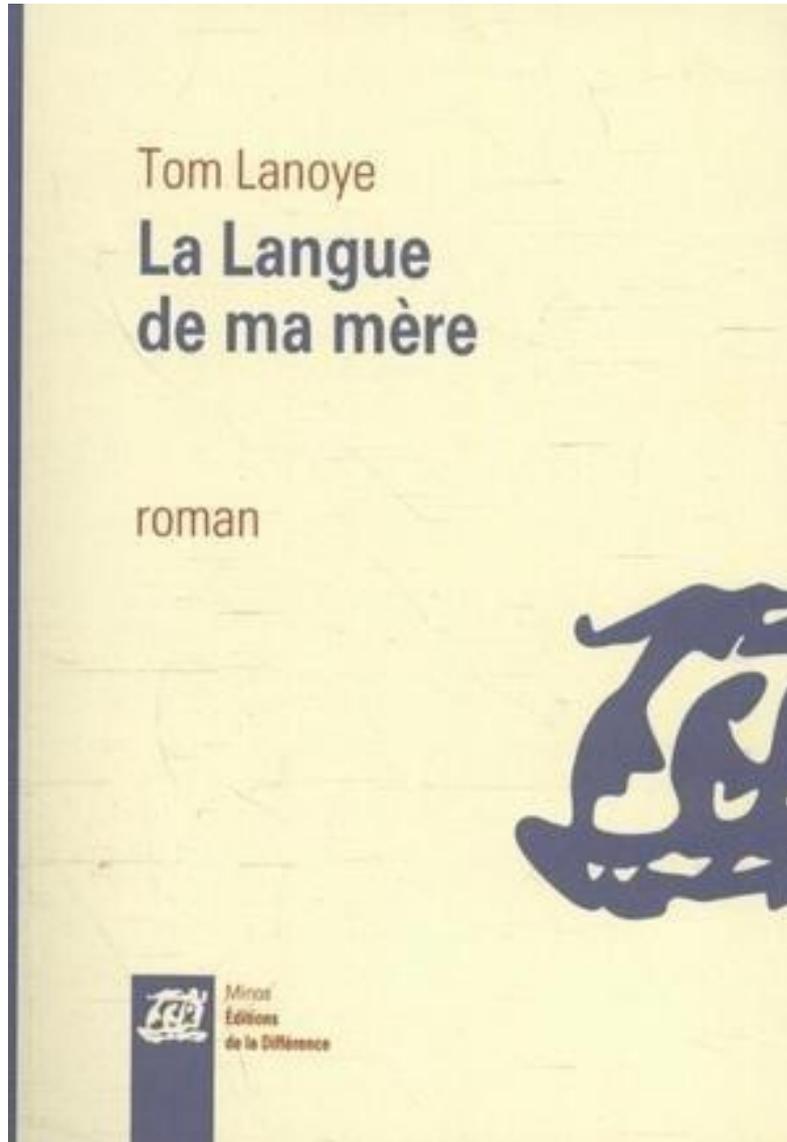


# LA LANGUE DE MA MERE



## Quotes

*"Un hommage magnifique doublé d'une colère froide contre l'aphasie qui le priva de la parole de sa maman"*

**Le Soir**

*"Tom Lanoye une véritable histoire Belge"*

**L'Humanité**

*"Tom Lanoye écrit un chef d'oeuvre a la mémoire de sa mère"*

**Ons Erfdeel**

# Inhoud

Le Soir

**Ma Mère et moi** door OLIVIER MOUTON en JEAN-CLAUDE VANTROYEN

La Libre Belgique

**Tom Lanoye enfin traduit en français** door GUY DUPLAT

L'Express

**Histoire belge**

Le Matricule des Anges

**La Langue de Ma Mère de Tom Lanoye** door DELPHINE DESCAVES

Courrier International

**Chant d'amour à une mère**

L'Humanité

**Tom Lanoye Une véritable histoire belge** door JEAN-CLAUDE LEBRUN

Ons Erfdeel

**Un rabelais flamand: Tom Lanoye écrit un chef-d'oeuvre à la mémoire de sa mère** door CYRILLE OFFERMANS

## WEEK-END

## LE REPORTAGE

Sur les terres de Patrice Lumumba, par  
David Van Reybrouck. P.38 & 39

## L'INTERVIEW

Cécile de France : « Mon aventure incroyable  
avec Clint Eastwood. » P.42 & 43

## Ma mère et moi



**TOM LANOYE** érige une statue tragi-comique à sa mère dans son premier roman traduit en français : « La langue de ma mère ». Un hommage magnifique doublé d'une colère froide contre l'aphasie qui le priva de la parole de sa maman.

Les relations mère-fils sont fréquentes en littérature. Et problématiques, comme dans la vie. Hemingway, Weyergans, Sartre en ont témoigné. Tom Lanoye aussi. *Le Spraakeloos* de l'écrivain flamand est devenu son premier roman traduit en français, par Alain van Crugten : *La langue de ma mère*. On peut se demander pourquoi il a fallu attendre aussi longtemps une version dans notre langue de cet auteur célébré en Flandre, aux Pays-Bas, ailleurs, pour ses romans, ses pièces de théâtre, ses performances de lecture. On doit surtout applaudir l'éditeur français, La Différence, qui met à notre disposition ce texte formidable.

C'est Josée l'héroïne. Josée Verbeke. Femme de boucher à Saint-Nicolas, cinq enfants dont Tom, le dernier. Excellente actrice de théâtre amateur. « Qui confondait souvent, c'était le problème, avoue Tom Lanoye, la scène du théâtre et le tapis-plain de notre appartement. » Son roman raconte cette femme belle, modeste, forte, digne, volubile, dont la langue était le centre de la vie et qui, soudainement, suite à une attaque cérébrale, en perd l'usage, ne peut plus communiquer. Son roman raconte aussi le père, Roger, boucher, grand, fort et tendre comme un steak. La vie à Saint-Nicolas, les voisins, les amis. Et Tom, évidemment. Qui annonce qu'il va devenir écrivain, qui annonce qu'il est homosexuel, qui annonce qu'il est le premier en Belgique à s'unir en pacs... Et la mère qui réagit... ■

► P.32-33 L'INTERVIEW DE TOM LANOYE  
P.34-35 LEURS MÈRES ET EUX

# « Ce fut un choc de voir ma mère perdre sa langue »



« LA LANGUE DE MA MÈRE », c'est un Niagara d'amour offert par Tom Lanoye à sa mère, théâtrale, volubile et qui, soudain, frappée d'aphasie, perd sa langue.

ENTRETIEN

Sur la couverture de « La langue de ma mère », il est inscrit « roman ». Mais dix pages avant la fin, vous écrivez : « Ce livre, roman ou pas... ». Alors ?

C'est un roman qui doute d'être un roman, dans la tradition de quelques écrivains flamands comme Louis-Paul Boon, une de mes idoles. Sa définition littéraire du roman, c'était : c'est du ciment qui tombe d'un échafaudage. Ça gouffre comme une peinture de Jackson Pollock, c'est du jazz. C'est un roman ainsi parce que la langue est centrale. La langue de ma mère, la langue maternelle. C'est le noyau du livre : qu'est-ce que ça fait à une mère de perdre sa langue ? qu'est-ce que ça fait à tout le monde et particulièrement à un écrivain qui a le goût du théâtre, le goût de la langue et qui a hérité ça de sa mère ? comment écrire un roman sur la perte de la langue. Et puis il y a aussi le thème universel des parents : cette femme extraordinaire qu'était ma mère mais aussi ce grand géant tendre qu'était mon père, un boucher et un carnivore, mais un des êtres humains les plus tendres, les plus gentils que j'ai jamais connus.

Si c'est un roman, qu'est-ce que le lecteur peut croire ?

Rien, évidemment. Je ne suis pas un documentaliste. C'est comme dans l'amour, la politique et la guerre : tout est permis dans le roman. Je crois que c'est vraiment du jazz littéraire ; comme dans le jazz, il y a un fond, une composition qui permet la liberté et les improvisations, les chemins de traverse. Ça, c'est mon âme latine. C'est pour ça que j'aime cette position unique d'être néerlandophone, flamand, belge, européen davantage que mes collègues d'Amsterdam. Ce grand privilège de me trouver entre les grandes lignes du catholicisme et du protestantisme, des langues germaniques et des langues romanes. L'âme est différente entre le Hollandais Harry Mulisch et le Flamand Hugo Claus. Moi, j'ai une âme plus tempétueuse, plus bouillonnante, plus latine. Les Hollandais disent qu'on est « burgondisch ».

Ce roman, ce livre très personnel, vous avez eu des difficultés à le sortir.

C'est ce que j'écris dans la première partie. Je voulais que le lecteur puisse s'imaginer ce qu'est le problème d'écrire cette

histoire personnelle et ce choc de voir sa mère aphasique. Pour ma mère, pour tous les Flamands, la langue est primordiale. C'est un pays où il y a eu des injustices et on ressent ça en tant que Flamand. Moi, je ne suis pas prêt à me mutiler et à me priver de Bruxelles et de la Belgique pour cela. Mais la langue est toujours problématique pour un Flamand. Les Flamands sont des bilingues dans leur propre langue. À l'école, on devait apprendre le néerlandais et laisser son dialecte au vestiaire. Des gens ont été stigmatisés, traumatisés par ça. Moi pas, mais j'aime jouer avec cette différence entre le néerlandais flamand et le néer-

## Tom Lanoye

Tom Lanoye naît à Saint-Nicolas, le 27 août 1958. Il est le petit dernier. Son père, boucher, et sa mère, qui l'aide au magasin, ont déjà quatre autres enfants. Dès ses 20 ans, il se produit dans des cafés : le théâtre, c'est la passion de sa mère, qui en jouait en amateur. Il écrit. Des romans comme « Een slagerzoon met een brillette » (Un fils de boucher avec des lunettes) ou « Kartonnen dozen » (Boîtes en carton). Des pièces de théâtre comme « Mamma Medea », « Mefisto for ever », « Atropa ». Il est joué à Avignon, en Allemagne. Il obtient des prix aux Pays-Bas. Son dernier roman « Spraakeloos » (La langue de ma mère) est le premier traduit en français. Il travaille pour le moment avec Guy Cassiers sur une pièce qui sera jouée à Avignon cette année à propos de Jeanne d'Arc et Gilles de Rais. Et avec Ivo Van Hove sur des pièces de Tchekhov. Et il a le projet de lire/jouer « Spraakeloos » sur la scène du KVS à la rentrée.



**La langue de ma mère**  
TOM LANOYE  
Traduit du néerlandais  
(Belgique)  
par Alain van Cruyten  
La Différence  
400 p., 23 euros

### Tom Lanoye à Flagey

Le mardi 18 janvier, à 20 h 15, présentation de La langue de ma mère en présence de Tom Lanoye, Alain van Cruyten, Jacques De Decker, Jean-Luc Outers et Sam Touzani. A Flagey, place Sainte-Croix, 1050 Bruxelles. Entrée libre, réservations 02-212.19.30 ; www.deburen.eu ; www.lanoye.be.

landais néerlandais.

Ce fut un choc pour quelqu'un pour qui la langue est si importante de voir la plus grande source de ma langue, ma mère, ne plus pouvoir parler. Une femme qui était très verbale, qui était une actrice, et c'était parfois le problème parce qu'elle ne faisait pas la différence entre la scène et le tapis-plain, le théâtre et la maison. Ce fut un choc de voir et d'entendre ma mère, perdue dans le temps, dans l'environnement, sans pouvoir avoir de communication. C'est une maladie terrible. Elle ne pouvait pas croire que personne ne puisse plus comprendre ce qu'elle disait et elle ne comprenait plus ce que les autres disaient. C'est comme si tu te levais un matin et tout le monde parle le chinois. Un cauchemar.

Vous avez écrit, jeté, réécrit. Tout ce premier chapitre montre les difficultés de construction que vous avez connues.

De nombreux lecteurs n'aiment pas mon premier chapitre. C'est la partie que j'aime le plus. Parce que c'est individuel, je montre mes problèmes d'écrivain, mes doutes. C'est un socle pour la statue édifiée ensuite à ma mère et c'est l'histoire de mon père. Ça devait durer quelques pages pour que le lecteur soit émotionnellement prêt : il devait savoir que j'étais plein de questionnement.

Page 77, vous écrivez : « Bon, ça suffit. Commence. »

Bien que ce soit tragique, ce ne serait pas l'histoire de ma mère, de mon enfance, s'il n'y avait pas d'humour.

Y a-t-il quelque chose d'universel dans l'histoire de votre mère ?

J'espère. Je crois que oui. Chaque semaine, j'ai des mails, des SMS, des lettres. Je m'adresse aux lecteurs et ils me répondent avec des histoires d'eux-mêmes. C'est universel parce qu'il y a la langue et parce qu'il y a la mère. Et puis, je décris un mode de vie passé, une façon de vivre dans de petites communautés, les petits magasins, le sentiment de la communauté sociale. J'espère qu'un Marseillais sera aussi touché par cette époque qui ne reviendra jamais. L'universalité réside encore dans la « grande petite mère ». Les grands monothéistes ont tous ça : la vie publique est un patriarcat, mais à la maison c'est le matriarcat qui domine. Ma mère en était un exemple extrême. Et mon père était le président et le trésorier de son fan-club. Sa grande idole, c'était ma mère.

Vous avez eu une enfance heureuse ?

On dit qu'une enfance malheureuse est une mine d'or pour un écrivain. J'ai échappé à ça. Ma jeunesse a été très heureuse. Aucun des membres de ma famille n'étaient alcooliques, mon père ne m'a jamais battu, mes parents s'aimaient.

Vous évoquez les timbres Valois, les bons Artis-Historia, les cigarettes St-Michel. Tout un paysage. Nostalgie ?

Ce sont de petites madeleines et ça me plaît. Mais je ne suis pas nostalgique. La nostalgie, c'est un mensonge et je n'aime pas ça. On peut travestir la vérité, mais pas la vérité. Et la vérité, ce n'est pas nostalgique. Ça ne me redonne pas ma mère. C'est le passé. Pas de regret. Mais en écrivant, je suis encore furieux contre cette existence, cette maladie, la souffrance. Il n'y a aucune religion, aucun système philosophique qui m'a convaincu qu'on puisse échapper à cette grande question : pourquoi souffrir ? et pourquoi elle ? et pourquoi cette maladie-là pour elle ? Et pourquoi cette grande civilisation veut-elle en même temps rendre la vie indigne en continuant à faire vivre des gens qui sont presque morts. Je donnerais beaucoup pour effacer les trois derniers mois de sa vie, qui étaient indignes. Mais en même temps, je suis très heureux de n'avoir pas été un fils obéissant : elle m'avait demandé de l'étrangler, de la fusiller, de l'empoisonner avec de la mort-aux-rats s'il lui arrivait quelque chose...

Vous dites : « Écrire c'est détruire. »

Vous en avez terminé avec votre mère ? Pas encore. Ce livre, c'était une manière de sauver la mémoire. Mais je replonge dans ces souvenirs à chaque interview, à chaque traduction. De ce livre, je vais faire une lecture théâtralisée, au KVS, à la prochaine saison. Avec de la musique, de la vidéo, un décor, un metteur en scène. Ce sera mon dernier salut d'honneur à ma mère : devenir acteur, comme elle. La dernière phrase de votre roman, c'est « Je commence ».

C'est un ordre que je me donne. Et à mes lecteurs. D'être vivant, de travailler avec les mots. ■

Propos recueillis par  
OLIVIER MOUTON  
et JEAN-CLAUDE VANTROYEN

# « Le nationalisme est une folie presque religieuse »



« JE NE SUIS PAS FAN de ces populistes comme Wilders aux Pays-Bas ou De Wever qui veulent de l'influence, mais pas de responsabilités. Tout le monde doit être responsabilisé... tout le monde, sauf Bart De Wever et la N-VA ! » © S. PIRAUX

## EXTRAITS

### Le début du livre

« Et ceci est la relation d'une attaque cérébrale, destructrice comme une foudre intérieure, et de la pénible déchéance que subit ensuite pendant deux ans une mère poule de cinq enfants et actrice amateur de premier ordre. Elle avait mis toute son existence au service de la parole prononcée, de l'ardeur au travail et de la nourriture saine pour toute la famille, du plaisir profitable et de l'hygiène à prix abordable en toute circonstance. Et pourtant, il a fallu qu'elle, entre tous, soit ainsi cruellement, ainsi atrocement payée en retour par la vie, cette vie qu'elle avait toujours honorée, avec des moyens modestes et une ambition sans borne, avec entêtement fier et fierté têtue. Elle a d'abord perdu la parole, ensuite la dignité, ensuite le battent de son cœur. »

### Le lave-vaisselle

« Nous leur avons acheté un lave-vaisselle pour un anniversaire de mariage. Après quelques semaines, ils ne l'avaient pas encore utilisé. "C'est juste bon à consommer de l'eau et de l'électricité [elle, elle, elle], et ce ne sera jamais aussi propre qu'à la main." Nous lui fîmes promettre qu'elle essaierait au moins une fois cette machine. Elle obéit. Elle fit d'abord la vaisselle à la main, plaça tout le bazar dans la machine et refit la vaisselle. "Comme ça tout le monde est content !" »

### Le pays

« Tout ce pays fait du théâtre, ce trou du cul de l'Europe et le peuple entier qui y barbote : c'est une colonie pleine de comédiens, ça se grille à qui mieux mieux, car c'est incapable d'établir un contact vrai, ça se dissimule dans les feux de la rampe de l'apparence, dans les notes de restaurants chers, dans le caquetage obligé sur la météo, les embouteillages et les crottes de chien du voisin. »

Le conciliateur Vande Lanotte a accompagné les derniers instants de sa mère durant sa mission. Cela vous a touché ?

Ah oui, évidemment. C'est très symbolique aussi : parler de la disparition d'un pays qui, pour beaucoup de Flamands aussi, est une patrie, et perdre sa maman pendant ce temps. C'est incroyable. J'aime suivre la vie politique. J'ai beaucoup de respect pour les grands politiques qui ne sont pas seulement des machins à gagner des voix, mais qui ont aussi le courage de prendre leurs responsabilités, comme Johan Vande Lanotte. Cet épisode est une des grandes petites histoires de cette... cette quoi au fond ?

De cette crise interminable ?

... de ces négociations qui sont en même temps des non-négociations, oui. Ce sont des opérettes de la pourriture ignoble ! Je ne suis pas un fan de ces populistes comme Geert Wilders aux Pays-Bas ou Bart De Wever qui veulent de l'influence, mais pas de responsabilités. Tout le monde doit être responsabilisé, du petit voleur de douze ans au vieillard wallon de 60 ans... tout le monde, sauf Bart De Wever et la N-VA ! C'est cela le conservatisme ? Pour moi, c'est plutôt un type comme Jean-Luc Dehaene qui l'incarnerait : il ose gouverner, prendre ses responsabilités...

Cela dit, on doit dire aux francophones que Bart De Wever n'est pas un fasciste, il n'est pas antisémite comme l'a écrit Pierre Mertens... Ce n'est pas vrai. Ce sont des discours contre-productifs.

C'est un populiste, dites-vous, qui n'ose pas prendre ses responsabilités...

Oui, c'est ça ! Il ne veut pas être ministre,

pas faire un bon compromis, alors ? Ils affirment même qu'ils auraient approuvé le rapport de M. Vande Lanotte il y a trois ans, mais plus maintenant. Pourquoi ?

Parce qu'ils sont plus forts...

Oui, mais je crois aussi que c'est un mensonge. Ils organisent le blocage pour démontrer que ce pays ne fonctionne pas.

Cela vous rend-il triste ? Furieux ?

Furieux plus que triste. Furieux contre moi.

... .. ! Ce n'est pas darwiniste, c'est fondamentaliste !

La culture de la plainte est inventée en Flandre par les nationalistes. Ils se plaignent de tout. C'est de l'auto-victimisation. C'est Rambo et Calimero, il y a un lien entre les deux. Nous sommes devenus Rambo parce que nous avons été mal traités... C'est vrai, il y a eu des injustices. Mais on vit maintenant, aujourd'hui !

Que feriez-vous si vous étiez Johan Vande Lanotte ?

Je continuerais à travailler. Pour avoir au moins la respectabilité d'un homme politique qui lutte contre cette grande vague de cynisme et de malaise organisé. De plus en plus, De Wever, lui, ne fait plus de politique. Dans la presse populaire, c'est incroyable ce dont il parle : du poids qu'il doit perdre, de la maison qu'il veut acheter ! C'est ça De Wever, c'est de l'idolâtrie ! Il cherche ça, il utilise ça, il cherche de l'amour ! Mais cela devient du kitsch... Par contre, il n'annonce pas ce que j'attends : ses projets pour Bruxelles, pour les cent mille navetteurs flamands qui deviendraient des travailleurs immigrés en cas de séparation.

Avez-vous l'impression que quelque chose bascule en Flandre ? Un sondage de VTM annonçait que 40 % des Flamands pensent désormais que Bart De Wever ne veut pas d'un accord...

Le marrant, c'est que l'on dit les deux choses en même temps : on affirme aussi que le blocage est dû aux francophones. Les francophones sont devenus la cause de tous les maux actuels. C'est Rambo et Calimero, je vous dis. Nous sommes pratiquement devenus amoureux de nos traumatismes car cela nous apporte un ennemi sur un plateau. Pourquoi n'organise-t-on pas davantage d'échanges culturels ? Pourquoi ne soutient-on pas Josse De Pauw, Arno, ceux qui tiennent un autre discours ? Parce qu'il n'y a même pas un accord culturel entre nos communautés ! La Flandre en a un avec l'Afrique du Sud, la Chine, la Mongolie... Je suis fier de la traduction de mon livre, mais c'est anecdotique. Bert Kruismans, c'est anecdotique. Ce n'est pas organisé ! Pourquoi ? Mais pour moi, en tant que travailleur flamand, la Belgique, c'est un marché ! Je crois qu'ils ont peur qu'on prouve la belgitude à travers cela. Et tous ces Flamands avec leurs positions importantes : Peter Piot à l'Agence Sida de l'Onu, Jacques Rogge au comité olympique ; Karel De Gucht à la Commission européenne, Herman Van Rompuy bien sûr... Je suis pragmatique et je me dis que la Belgique a une plus-value, autant que la Flandre. C'est un instrument et un atout. Pourquoi devrait-on les perdre ? ■

C'est la folie du nationalisme ?

Oui, c'est une folie qui est presque religieuse. Imaginons que le Nord soit moins riche que le Sud : les nationalistes parviendraient à dire que nous sommes encore

“ Il y a une grande crise mondiale, choisissons la sortie Flandre et tout sera réglé ? Mais c'est un mensonge ! »

... pauvres à cause du Sud. Il y a toujours une raison de se plaindre. J'ai vu Siegfried Bracke dire que l'évaporation de la Belgique était un cas de darwinisme politique. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? C'est aussi de la franc-maçonnerie, quand il n'y a plus de dieu, on met Darwin là-dedans... Cela veut dire aussi qu'il n'y a plus de discussion possible, que c'est inéluctable, qu'il n'y a plus de responsabilité aussi.

Avez-vous peur ? Il y a une grande inquiétude dans les mouvements culturels en Flandre ?

La peur est toujours mauvaise conseillère. C'est quelque chose qui peut arriver. N'ayons pas peur ! Mais où est l'avantage de faire cela dans le long terme ?

Le nationalisme, on a toujours connu ça en Flandre. Nous avons une culture très jeune, avec une série de traumatismes. Mais il y a deux types de réponses à cela. Il y a celle du monde artistique qui n'a pas peur, qui est ouverte sur le monde. Et il y a l'autre qui est en train de s'isoler.

Ce n'est pas une histoire belge, c'est le monde entier qui vit cela tout le moment. Du darwinisme politique... Quand De Wever dit que c'est plus facile d'organiser les choses au niveau d'une communauté homogène, avec une seule langue... Mais si c'est vrai, que faisons-nous encore en Europe ? Qu'est-ce que cela signifie pour le projet européen ? Pour l'instant, les deux existences, belge et européenne, sont simulta-

ment en danger. Le jour où la république de Flandre sera proclamée, mais le mouvement flamand se retournera contre l'Europe, il ne pourra plus payer pour ce grand machin, pour les traductions... La globalisation crée aussi de la provincialisation. Beaucoup de gens ont peur de perdre leur identité dans quelque chose de trop grand. Il y a une grande crise mondiale, choisissons la sortie Flandre et tout

... .. ! Ce n'est pas darwiniste, c'est fondamentaliste !

La culture de la plainte est inventée en Flandre par les nationalistes. Ils se plaignent de tout. C'est de l'auto-victimisation. C'est Rambo et Calimero, il y a un lien entre les deux. Nous sommes devenus Rambo parce que nous avons été mal traités... C'est vrai, il y a eu des injustices. Mais on vit maintenant, aujourd'hui !

Que feriez-vous si vous étiez Johan Vande Lanotte ?

Je continuerais à travailler. Pour avoir au moins la respectabilité d'un homme politique qui lutte contre cette grande vague de cynisme et de malaise organisé. De plus en plus, De Wever, lui, ne fait plus de politique. Dans la presse populaire, c'est incroyable ce dont il parle : du poids qu'il doit perdre, de la maison qu'il veut acheter ! C'est ça De Wever, c'est de l'idolâtrie ! Il cherche ça, il utilise ça, il cherche de l'amour ! Mais cela devient du kitsch... Par contre, il n'annonce pas ce que j'attends : ses projets pour Bruxelles, pour les cent mille navetteurs flamands qui deviendraient des travailleurs immigrés en cas de séparation.

Avez-vous l'impression que quelque chose bascule en Flandre ? Un sondage de VTM annonçait que 40 % des Flamands pensent désormais que Bart De Wever ne veut pas d'un accord...

Le marrant, c'est que l'on dit les deux choses en même temps : on affirme aussi que le blocage est dû aux francophones. Les francophones sont devenus la cause de tous les maux actuels. C'est Rambo et Calimero, je vous dis. Nous sommes pratiquement devenus amoureux de nos traumatismes car cela nous apporte un ennemi sur un plateau. Pourquoi n'organise-t-on pas davantage d'échanges culturels ? Pourquoi ne soutient-on pas Josse De Pauw, Arno, ceux qui tiennent un autre discours ? Parce qu'il n'y a même pas un accord culturel entre nos communautés ! La Flandre en a un avec l'Afrique du Sud, la Chine, la Mongolie... Je suis fier de la traduction de mon livre, mais c'est anecdotique. Bert Kruismans, c'est anecdotique. Ce n'est pas organisé ! Pourquoi ? Mais pour moi, en tant que travailleur flamand, la Belgique, c'est un marché ! Je crois qu'ils ont peur qu'on prouve la belgitude à travers cela. Et tous ces Flamands avec leurs positions importantes : Peter Piot à l'Agence Sida de l'Onu, Jacques Rogge au comité olympique ; Karel De Gucht à la Commission européenne, Herman Van Rompuy bien sûr... Je suis pragmatique et je me dis que la Belgique a une plus-value, autant que la Flandre. C'est un instrument et un atout. Pourquoi devrait-on les perdre ? ■

Propos recueillis par

OLM. et J.-C.V.

La Libre Belgique

samedi 15 et dimanche 16 janvier 2011

Grand Entretien - Littérature

# Tom Lanoye enfin

Découvertes



# traduit en français!

► A l'échelle belge, c'est l'événement : Tom Lanoye, un des plus grands auteurs flamands, est enfin traduit!

► "La Langue de ma mère" est un magnifique et bouleversant chant d'amour à une mère frappée d'aphasie.

Entretien **Guy Duplat**

Les francophones pleurent volontiers la Belgique en voie de disparition, mais il leur a fallu 30 ans (!) pour qu'un livre de Tom Lanoye soit traduit en français. Pourtant, l'auteur né à Sint-Niklaas en 1958 est une star des lettres néerlandophones depuis le début des années 80, le successeur d'Hugo Claus. Ses premiers romans ont vite connu un large succès international mais ne furent jamais traduits en français, même si Jacques De Decker, dans "Le Soir", les avait chaleureusement salués. Également dramaturge, il a écrit des textes marquants comme "Ten Oorlog" pour Luk Perceval, un spectacle de douze heures autour des pièces de Shakespeare, mais jamais joué au sud du pays. Les choses ont changé avec Guy Cassiers puisque les textes de ses grands spectacles ("Atropa", "Mefisto for ever", etc.) ont été écrits par Tom Lanoye et présentés à Avignon et à Bruxelles avec surtitres francophones. Il écrit pour l'instant le texte de "Gilles et Jeanne", la création de Cassiers qui sera présentée cet été à Avignon (peut-être dans la Cour d'honneur).

La traduction de "La Langue de ma mère" (aux Editions de la Différence, "Sprakeloos" en néerlandais), le dernier livre de Tom Lanoye, sera fêtée ce mardi, à Flagey, par une soirée spéciale avec l'auteur, son traducteur (Alain van Crugten), les écrivains Jacques De Decker et Jean-Luc Outers, et l'acteur Sam Touzani.

C'est d'abord un événement car le livre est magnifique et a connu un grand succès en Flandre et aux Pays-Bas (80 000 exemplaires vendus). Certes, le long début (une centaine de pages) est -volontairement- lent et hésitant, car Tom Lanoye a voulu exprimer par des mots, beaucoup de mots, ses pudeurs à parler de sa mère et du terrible accident cérébral qui l'a rendue aphasique et fait glisser vers la démence, elle qui ne vivait que par les mots. Mais que le lecteur patiente, il sera ensuite pleinement récompensé par un chant d'amour à une mère.

Elle n'était à première vue que l'épouse d'un boucher de Sint-Niklaas, mais, par les yeux de son fils, elle devient un personnage vif, ironique, mère toute-puissante, actrice de théâtre (elle a joué au KVS). Elle ne mâchait pas ses mots (il faut lire ses incroyables commentaires au vitriol quand Tom lui annonce qu'il est homosexuel). Mais c'est la vie et l'amour de la vie qui la submerge. Autour d'elle gravite tout un monde grotesque, émouvant, très belge et flamand, formidablement décrit par Lanoye : un père d'une générosité absolue et des personnages comme les aimait Hugo Claus.

Le livre bouleverse quand l'auteur parle de l'attaque qui a rendu sa mère aphasique. Elle, qui ne vivait que par les mots, enrage de ne plus pouvoir parler et, lui, s'en veut d'avoir d'abord cru à une simple crise d'hystérie. La souffrance de la mère et de son entourage, sa mort, sont racontés avec une vérité crue mais, en même temps, beaucoup de pudeur amoureuse.

Nous avons interrogé jeudi Tom Lanoye à son retour d'un long séjour d'écriture en Argentine : "Cette traduction me touche beaucoup, car l'histoire d'une mère

aphasique est certes une histoire universelle qui peut émouvoir chacun, mais c'est aussi un livre sur une Belgique disparue qui concerne alors autant les lecteurs belges francophones que les Flamands. Il aurait été dommage qu'ils ne puissent pas le lire. Mais vous savez, on a organisé la scission des auteurs avant de parler de la scission du pays. Cela fait vingt ans que je m'étonne que la Flandre signe des accords culturels avec la Moldavie mais pas avec la Communauté française. Je m'en étais inquiété dans les années 80 auprès de Luc Van den Brande qui m'a répondu que c'était parce que les francophones n'admettaient pas la frontière linguistique. Alors, je n'ai rencontré Pierre Mertens que parce que nous étions, tous deux, placés sur des timbres! Et c'est à Paris, dernièrement, que j'ai pu rencontrer des auteurs belges francophones."

"On ne se connaît pas au-delà de la frontière linguistique. Quand le KVS ou Josse De Pauw tentent de la franchir, ils le font seuls, sans appui politique. J'espère que mes autres romans pourront maintenant être traduits à leur tour. Mais ce qui m'arrive est comme gagner au Lotto, un heureux hasard, car sur le fond, les choses ne bougent pas et je ne vois pas poindre cet accord culturel. Je demande aux Flamands, par exemple, de tenir compte de leurs grands écrivains même s'ils ont écrit en français, comme Maeterlinck, Rodenbach et Verhaeren et de cesser de pleurnicher sur le statut de leur langue alors qu'on joue aujourd'hui en néerlandais à Avignon et avec un grand succès! Et je demande aux francophones de casser leur

idée d'une Flandre monolithique. Il y existe, certes, une aile revancharde qui veut s'isoler du monde entier et nous menace d'une catastrophe culturelle. Des mouvements comme ça existent dans d'autres pays, en réaction à la globalisation. Mais il y a une autre aile, ouverte au monde, qui ne veut pas perdre la Belgique, car cela signifierait automatiquement la perte de Bruxelles."

Tom Lanoye admire Hugo Claus, "immense poète avant tout, aussi parce qu'il n'avait peur de rien. Il a écrit des textes terribles contre l'extrême droite". Mais revenons à sa mère : "On a fait des études sur l'ADN de mes parents. Mon père est issu du pays basque et ma mère du Proche-Orient et il est vrai qu'elle était un mélange de mère napolitaine et de mère juive." Tom Lanoye justifie le long début de son livre et la profusion de mots : "C'est une fête de la beauté de la langue. Je voulais répondre à la langue morte de ma mère par des mots qui donnent une musique inattendue."

→ "La Langue de ma mère", par Tom Lanoye, traduit du néerlandais par Alain van Crugten, Editions La Différence, 395 pp., env. : 23 euros

→ Mardi 18 janvier, à 20h15, le livre sera présenté à Flagey avec l'auteur, son traducteur, Jacques De Decker, Jean-Luc Outers, et Sam Touzani. Les 50 premières personnes, s'inscrivant sur le site [www.deburen.eu](http://www.deburen.eu) et venant accompagnées de leur mère, recevront un exemplaire du livre! Entrée libre : info 02/2121930, [www.deburen.eu](http://www.deburen.eu)

## Tant de préjugés sur les langues demeurent

► Rencontre avec Alain van Crugten, traducteur de Tom Lanoye et d'Hugo Claus.

Alain van Crugten est écrivain mais aussi grand traducteur d'auteurs polonais et flamands. C'est lui qui traduisit "Le chagrin des Belges" d'Hugo Claus et qui a traduit en alexandrins (!) le texte de Tom Lanoye pour "Atropa" de Guy Cassiers. Il est le traducteur de "La Langue de ma mère".

**Pourquoi a-t-il fallu tant de temps pour traduire Lanoye ?**

Le phénomène est général, la culture néerlandophone est très mal connue du côté francophone. Hugo Claus fut une exception, et encore, car quand j'ai traduit "Le chagrin des Belges", ce fut une révélation du côté francophone, alors que Claus était, déjà depuis longtemps, l'auteur le plus célèbre en Flandre et aux Pays-Bas. Cette ignorance n'est donc pas neuve. Un auteur flamand a toutes les peines du monde à se faire connaître du côté francophone, ce que les plasticiens et la danse n'ont pas par définition. J'ai connu Tom Lanoye au début des années 90. Sa pièce, avec Herman Brusselmans, "Le mur canadien" fut jouée 250 fois, mais c'est en vain que je l'ai alors proposée aux francophones.

**À quoi cela tient-il ?**

Je pense que les préjugés demeurent où les francophones voient le néerlandais comme "une langue peu parlée et provinciale" et que les néerlandophones reprochent aux francophones leur "arrogance". Pourtant ça fait longtemps que la Flandre est sortie du provincialisme, il suffit d'aller à Anvers ou Gand pour le voir. Ou d'admirer comment Guy Cassiers a pu imposer le néerlandais au cœur du festival d'Avignon où il est invité chaque année. Et en 2011, avec "Gilles et Jeanne", dont Lanoye a écrit le

texte, sur base d'une énorme documentation qu'il a accumulée.

**Tom Lanoye est le successeur de Claus ?**

Il dit qu'il ne serait pas ce qu'il est sans Hugo Claus. Comme lui, il a pu dans "La Langue de ma mère", partir d'un petit milieu provincial et l'élever à l'universel. Comme dans "Le chagrin des Belges", Tom Lanoye y montre un esprit critique et ironique. Il voit parfaitement les grands et petits travers de la Flandre. Un des derniers actes conscients de Claus fut une manifestation anti-Vlaams Belang. Et Tom Lanoye s'est inscrit à Groen ! pour lutter contre l'extrême droite. Ce qui fait qu'il est mal vu par les nationalistes en Flandre. Il déteste le nationalisme.

**Le livre est une déclaration d'amour à sa mère.**

Et en même temps, il est très lucide et il a l'œil d'un peintre pour décrire ce monde. Il voit bien le côté tragique et complexe de ce personnage de mère qui rêvait d'un autre destin et qui trouva dans le théâtre une compensation. Le personnage du père, boucher plein de tendresse, est magnifique.

**Pourquoi avoir commencé par traduire ce livre-là ?**

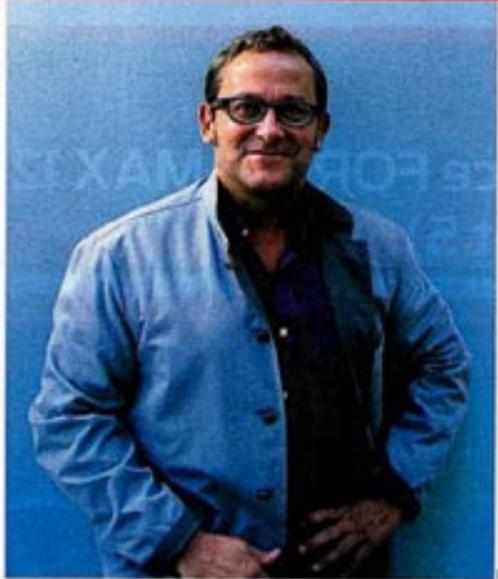
J'avais traduit il y a 20 ans, "Le mur canadien" sans trouver de théâtre francophone intéressé, comme j'ai commencé à traduire l'énorme "Ten Oorlog" (12 000 vers), mais en vain. J'ai tenté d'expliquer au Seuil et à Actes Sud l'intérêt de Lanoye mais c'est finalement "La Différence" ("Quel magnifique nom", s'exclame Tom Lanoye) qui a accepté et a choisi d'abord, ce texte.

G.Dt

## INDISCRETS

### Histoire belge

Trois pages dans *Le Soir*, deux pages dans *La Libre Belgique*... Outre-Quévrain, Tom Lanoye fait l'événement. Malgré la sonorité de son patronyme, cet écrivain dramaturge de 52 ans, né à Saint-Nicolas, est en effet flamand. Et a dû attendre près de trente ans, lui, la star des lettres néerlandophones, pour être enfin publié en français (à La Différence). Du coup, avec *La Langue de ma mère*, roman fortement inspiré par l'aphasie soudaine et dramatique de la mère de l'auteur, les francophones découvrent, étonnés, à deux pas de chez eux, l'un des plus grands écrivains contemporains de leur pays, acclamé aussi bien en Flandre et aux Pays-Bas qu'en Allemagne et à Avignon.



ACCLAMÉ L'écrivain star flamand, Tom Lanoye, enfin traduit en français.

### LA LANGUE DE MA MÈRE DE TOM LANOYE

Traduit de néerlandais (Belgique) par Alain van Craegh,  
*La Différence*, 393 pages, 23 €

La perte d'un parent et le devoir – d'amour? de mémoire? de reconnaissance? – filial(e) qui s'accomplit dans l'écriture, ne sont pas nouveaux: d'Albert Cohen à Philip Roth, en passant par Annie Ernaux ou Simone de Beauvoir, nombreux sont les écrivains qui ont raconté la fin du père ou de la mère. Tom Lanoye reprend cette tradition avec son regard, et surtout sa langue, travaillée et gourmande, généreuse et inventive, au plus près du réel et pourtant parvenant à le dépasser, à rejeter son éventuelle médiocrité. Son village natal de la province d'Anvers se transforme en théâtre des existences et des destins, d'une noirceur presque bouffonne. En des pages superbes de truculence, il évoque notamment le quartier où il a grandi, qu'il traverse un jour de « sortie » de sa mère. Celle-ci, dans la voiture, ne veut pas être reconnue, « nous longeons la rue où elle a habité et travaillé pendant quarante ans et elle tient son sac à main devant la figure. Que ce soit par honte ou par désir de se protéger, quelle différence? » La mère de l'écrivain a été bouchère auprès de son mari, Roger. Femme bavarde et autoritaire, elle était une « diva de la vie », le verbe haut et talentueux; une actrice amateur, capable de dureté et d'injustice – par exemple dans le dialogue ahurissant qui l'oppose à Tom quand celui-ci lui annonce son homosexualité. Mais, victime spectaculaire d'une attaque cérébrale, la voilà vouée à un « baragouin diabolique », un galimatias sans retour, traversé d'éclats de violence. Peu à peu elle glisse dans ce scandale de la fin de vie, amoindrie, humiliée, dans une déchéance à laquelle seule la mort peut mettre un terme. « Quoi que je vous livre ici, dans quel ordre ou quelle tonalité que ce soit, cela restera un noble mensonge, un fragment, un éclat du prisme de sa vie. Pourquoi mon rayon de lumière, nécessairement limité, éclairerait-il mieux cette existence que le soleil de tous les autres ensemble? Avec le temps, ma lecture des faits et gestes de sa vie sera peut-être condamnée à rester la seule, elle sera donc l'unique chose qui subsistera d'elle (...) pendant ces quelques années, cette unique décennie, sa voix résonnera encore, son étoile brillera, uniquement à travers moi. Pourquoi? Parce que je suis le seul à passer mes jours à peser les mots et ordonner les sons? »

Delphine Descaves

### Livre

### Chant d'amour à une mère

"Les francophones pleurent volontiers la Belgique en voie de disparition, mais il leur a fallu trente ans pour qu'un livre de l'auteur flamand Tom Lanoye soit traduit en français", souligne *La Libre Belgique*. "La Langue de ma mère (2009) est un hommage magnifique doublé

d'une colère froide contre l'aphasie qui le priva de la parole de sa maman", écrit pour sa part *Le Soir* de Bruxelles. Dans ce roman, Tom Lanoye raconte sa relation avec sa mère, qui, à la suite d'une attaque cérébrale, perd l'usage de la parole. "Cette traduction est un événement, car le livre est magnifique et a connu un grand succès en Flandre et aux Pays-Bas (80 000 exemplaires vendus). Certes, le long début est volontairement lent et hésitant, mais que le lecteur patiente, il sera ensuite pleinement récompensé par un chant d'amour à une mère", ajoute *La Libre Belgique*. *La Langue de ma mère*, de Tom Lanoye, éd. de la Différence, 23 euros.



Quotidien National  
T.M. : 74 919

☎ : 01 49 22 72 72  
L.M. : 331 000

**L'Humanité**

JEUDI 24 MARS 2011

## LITTÉRAIRE

DE JEAN-CLAUDE LEBRUN

### Tom Lanoye *Une véritable histoire belge*

**LA LANGUE DE MA MÈRE**, de Tom Lanoye, traduit du néerlandais (Belgique) par Alain van Crugten, ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE, 400 PAGES, 23 EUROS.

En Belgique, on considère Tom Lanoye comme le successeur d'Hugo Claus, disparu en 2008. Et l'on ne s'y trompe pas. Jusqu'à présent peu connu ici, malgré trois traductions de son théâtre, l'écrivain flamand, qui partage son existence entre Anvers et Le Cap, jouit d'une notoriété dépassant largement les frontières de son pays. Traduite dans une dizaine de langues, son œuvre s'est en effet imposée par son ironie et sa puissance d'évocation. En 2009, la parution de *Sprakelos* confirmait la force de cette écriture. L'impeccable version française qui nous en parvient aujourd'hui offre l'occasion de découvrir cet acteur majeur de la scène littéraire belge.

Celui qui raconte est l'écrivain lui-même, omniprésent tout du long. La matière de son récit, c'est son propre roman familial, dont la mère fut la figure centrale. Dans une localité proche d'Anvers, Sint-Niklaas, elle avait épousé le fils d'un boucher et s'était tenue depuis derrière la caisse, qui était le vrai lieu d'animation

de la boutique. Josée, c'est ainsi qu'elle se prénomme, était aussi actrice de théâtre amateur et manifestait continuellement son goût des mots et de la langue. Jusqu'à ce que celle-ci lui fasse un jour défaut et la condamne à l'aphasie. D'elle, on n'entendrait plus

qu'un chaos de sons furieux, interrompu par la mort en 2005. L'attaque cérébrale avait définitivement fait barrage au flot du Verbe. Tom Lanoye restitue le lent processus d'effacement de sa mère : « Elle a d'abord perdu la parole, ensuite la dignité, ensuite le battement de son cœur. » S'il évoque dès la première phrase l'accident fatal, il lui faut ensuite longuement faire retour sur les temps de prodigalité langagière. Comme pour conjurer a posteriori la catastrophe, et peut-être lui permettre d'élever un monument de mots à celle qui s'en était trouvée dépossédée.

Un passé familial, un temps et finalement tout un univers reviennent dans une succession de scènes à la manière des peintres flamands. Pleines de vie et de truculence, mais aussi de tristesse et de drames qui se devinent à un regard détourné, à un air absent... D'une lenteur délibérée, les pages de Tom Lanoye en même temps restituent un monde et brossent le portrait d'une femme qui, jusque dans sa boucherie, avait fait de sa vie une représentation. De cette prose attentive au détail, à la vérité des êtres et des choses, se dégage la double sensation d'une chaleur humaine et d'une intense beauté plastique. Dans l'ombre portée de la mère, mais jamais négligé, se tient le père, artiste de la découpe. Et le fils qui raconte, dernier des cinq enfants du couple. À l'horizon défilent des figures qui ne le cèdent en rien à celles de Breughel, dans une Flandre pas encore tentée pas le démon du rejet.

Puis survient l'attaque. Et c'est un autre chapitre qui s'ouvre : le récit d'une rage et d'une descente, sous le regard toujours compatissant du père et celui à éclipses du fils partagé entre Le Cap et Anvers, qui avait cru d'abord à une crise d'hystérie. C'est que la relation avec la mère n'avait jamais été simple et s'était même récemment compliquée. Avec une délicatesse extrême, Tom Lanoye s'avance dans le douloureux épisode, quand la perte des mots précède le lâchage du corps. Chez Josée le verbe et la chair ne faisaient qu'un. On voit alors surgir une autre beauté, plus brutale et plus désespérée, qui donne à ce très grand livre toute sa profondeur.



Tom Lanoye (° 1958), photo Kl. Koppe.

**UN RABELAIS FLAMAND :  
TOM LANOYE ÉCRIT UN CHEF-D'ŒUVRE  
À LA MÉMOIRE DE SA MÈRE**

Tom Lanoye (° 1958), l'un des auteurs flamands les plus productifs et les plus protéiformes du moment<sup>1</sup>, a créé la surprise en 2009 avec *Sprakeloos* (Sans voix), un remarquable portrait de sa mère. À l'évidence, celle-ci a des traits communs avec son fils. Flamande, travailleuse, femme de boucher et mère de cinq enfants, elle non plus n'a pas sa langue dans sa poche. Le théâtre était sa raison de vivre et elle s'y adonnait non en guise de loisir mais par aspiration passionnée - et dans un certain sens accomplit - vers une autre vie. Il est d'autant plus tragique que ce soit une telle personne qui, à la suite d'une double attaque cérébrale, ait été privée de l'usage de la parole, de ses facultés intellectuelles, de sa fierté et, pour finir, de ce qui lui restait de dignité.

L'œuvre est incontestablement autobiographique. Dans ce livre, l'auteur n'est pas seulement l'un des protagonistes, mais apparaît aussi, sous son propre nom, comme un écrivain commentant son œuvre et s'adressant au lecteur. Il lui propose un roman qui n'en est pourtant pas un, car il ne saurait être question, «justement ici», de «belles-lettres». Il ne veut pas faire de «littérature avec un grand L», mais il sait en même

temps que le récit qu'il entreprend de raconter - un récit qui lui demande tant sur le plan littéraire ou émotionnel qu'il trouve maintes fois un prétexte pour ne pas commencer - exige des moyens littéraires autrement importants et efficaces que le commun des livres captivants. Il «n'existe pas assez de majuscules, de signes de ponctuation, ni d'hyperboles, pour louer le courage d'une octogénaire qui, comprenant ce qui lui arrivait, ne désirait plus que la mort, et qui, ne comprenant plus rien, s'accrocha à la vie jusqu'à son dernier souffle, jusqu'au dénouement fatal».

Cette citation donne une idée de la passion qui anime Lanoye et de tout son pathos. Mais l'auteur sait parfaitement ce qu'il fait, et seuls des grincheux impénitents ne peuvent être sensibles à l'authenticité de ses émotions, qui sans conteste ressort précisément de l'éclat, de la virtuosité, de la souplesse et de la générosité de ses images comme de ses comparaisons.

Au début, le livre ressemble à une accumulation de tableaux grotesques, à un roman picaresque raconté avec entrain et appétit, dans la plus pure tradition flamande. Mais bien vite il se révèle être, structurellement parlant aussi, bien plus que cela. Les scènes clés du récit - le total désarroi devant la première attaque cérébrale, le *coming-out* poignant du fils - sont tour à tour rappelées, laissées de côté, puis reprises après moult

digressions par association d'idées, donnant au livre son homogénéité et sa tension narrative.

En dépit de toute son authenticité, l'ouvrage tire surtout sa force de persuasion d'une imagination débridée, d'une grande souplesse de style et d'une langue haute en couleurs. Tom Lanoye n'aurait pu écrire les passages décisifs sans son empathie et son imagination presque illimitées. Résidant en Afrique du Sud, il n'a en effet pas vécu, de près du moins, les événements dont il fait part. Son maître n'est pas l'un de ces auteurs qui jugent qu'une telle empathie est d'une impudence sans nom, mais le bien plus généreux Hugo Claus (1929-2008).

On a ainsi pu dire et redire, à l'excès sans doute, que *Sprakeloos* est un livre typiquement flamand (et universel à la fois). Lanoye considère le succès du slogan *Less is More* («le moins c'est mieux») dans la littérature néerlandophone comme un syndrome, une «anorexie nerveuse caractérisée». C'est ce que nous pouvons lire après une série de scènes du plus haut comique qui décrivent la boulimie gargantuesque de l'aïeul de la famille, colosse misanthrope à l'origine d'une grande tristesse mais aussi d'une tradition gastronomique familiale généreuse dont on a du mal à trouver un équivalent aux Pays-Bas, que ce soit dans la littérature ou dans la réalité.

Le passage dans lequel Lanoye paraphrase Brecht («d'abord la bouffe, ensuite le journal») et explique à quel point la convivialité des repas engendre la solidarité, la discrétion et le compromis, témoigne d'une grande lucidité sur le matérialisme de l'être humain. Le livre comporte aussi une scène tout aussi comique et édifiante dans laquelle il n'hésite pas à rattacher, à travers sa mère, le caractère méprisable du principe littéraire *less is more* à la culture gastronomique calviniste néerlandaise, en l'occurrence à un rouleau de «carton aromatisé aux composants chimiques d'une sauce brune» refilé comme croquette de veau à sa mère, stupéfaite, dans la *Leidsestraat* à Amsterdam.

Il arrive pourtant que le moins soit vraiment un plus, comme lorsque Lanoye raconte son *coming-out*, toujours remis à plus tard, car, dans les conditions du moment, l'aveu n'a rien d'une sinécure. Dans ce passage, aucun mot n'est

de trop, et sa force émotionnelle provient au contraire de ce qui est tu et caché, de ce fils qui ne dit finalement pas ce qu'il a déclaré à ses parents, et des réactions peinées, contenues, mais résignées de ces derniers. Dans ce genre de scènes, l'auteur montre qu'il a l'expérience du théâtre. Quand il le faut, il sait ce qu'il doit laisser de côté ou cacher pour créer une tension maximale. Il tient cela de sa mère, et il ne s'en cache pas.

Lorsque sa mère a juré fidélité éternelle à son père, elle a accepté avec joie et entrain son rôle de femme de boucher, à une condition, a-t-elle dit: «que tu ne m'enlèves pas mon théâtre, car il me faut un exutoire». Et c'est ce qu'elle a fait pendant toute sa vie, y compris à l'hôpital, quand elle était si lamentablement privée de l'usage de la parole. Faire du théâtre n'était pas pour elle un passe-temps du dimanche, mais l'attitude d'une personne qui, en toutes circonstances, voulait faire de la vie plus que ce que celle-ci n'offrirait. Elle ne jouait pas seulement sur scène, mais aussi quand arrivait une commande presque irréalisable d'amuse-gueule elle ne se souciait ni de sa peine ni de sa rémunération, mais en faisait une œuvre d'art fantastique avec une succession infinie de tableaux, laissant tout le monde pantois. Le théâtre lui permettait de s'épanouir tout en améliorant le quotidien. C'est ce que son fils, dès sa plus tendre enfance, a appris d'elle. Chaque ligne de ce livre lui témoigne de sa reconnaissance à cet égard.

CYRILLE OFFERMANS

(TR. J.-PH. RIBY)

TOM LANOYE, *Sprakeloos* (Sans voix), Prometheus, Amsterdam, 2009 (ISBN 978 90 4461 10 76).

1 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 4, 2008, pp. 81-83.